

De la traduction

Hubert Nyssen

Volume 35, numéro 1 (205), février 1993

Traduire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31471ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nyssen, H. (1993). De la traduction. *Liberté*, 35(1), 44–56.

HUBERT NYSSSEN

DE LA TRADUCTION

De tous les apprêts éditoriaux, de toutes les interventions paratextuelles, de tous les artifices de mise en scène dont un texte peut bénéficier ou pâtir, la traduction est certainement le plus important, voire le plus monstrueux (au premier sens du terme). Car il ne s'agit plus ici de disposer, de gréer ou d'agrémenter le texte, il s'agit de sortir le sens de sa gangue langagière, de lui en fournir une autre et de l'y transplanter. Mais pour tenter de comprendre ce qu'il advient par la traduction, on ne suivra pas ici le texte français dans ses avatars étrangers. Par logique linguistique on s'intéressera plutôt au sort des livres étrangers, à l'accueil qui leur est fait dans nos catalogues, aux places qu'occupent et à celles que pourraient occuper, dans la langue d'accueil — le français en l'occurrence — les textes traduits.

Hubert Nyssen est écrivain et traducteur. Il dirige les éditions Actes Sud. Une première version de cet article a paru dans Traduire l'Europe, Actes d'un colloque sur la traduction tenu au Salon du livre de Paris, en 1992, sous la direction de Françoise Barret-Ducrocq, Paris, «Documents Payot», 1992. Dans sa version actuelle, cet article est le chapitre d'un essai, Du texte au livre. Les aventures du sens, à paraître chez Nathan, dans la collection «Le texte à l'œuvre». Nous remercions les éditions Fernand Nathan d'avoir autorisé la prépublication de ce chapitre.

On observera tout d'abord que l'usage généralisé de l'étiquette *littérature étrangère*, commode pour la classification, la bibliothéconomie et la librairie, a eu et entretient plusieurs conséquences dont certaines ne sont rien moins que sournoises.

En premier, le recours irréfléchi et systématique à cette notion d'étrangéité a pour effet de souligner les différences superficielles et de renforcer les barrières, comme si, d'avoir été conçus dans une autre langue, les textes étrangers ne pouvaient espérer de réelle intégration dans la nôtre et étaient condamnés aux stéréotypes qui les gouvernent dans l'esprit des pense-menus: les Hollandais à leurs canaux et leurs tulipes, les Finlandais à leur solitude et à leur ski de fond, les Suédois, pour reprendre les mots d'un critique français, à la production du cafard existentiel. Il est, pour ces esprits forts, (sous)entendu que les textes français sont au centre, les autres à la périphérie. Et ainsi perd-on de vue que la littérature française, sitôt franchie une frontière linguistique, est à son tour étrangère et périphérique. Rien n'est plus édifiant d'ailleurs que de voir, dans quelques librairies du Québec, la littérature française consignée au rayon *étranger*!

Ensuite, cette manière d'intégrisme dans la classification occulte un phénomène que les spécialistes de géographie humaine ont repéré de longue date. À savoir qu'on relève souvent plus d'affinités entre les habitants des différents points d'un littoral qu'entre les habitants d'un de ces points et ceux de l'arrière-pays correspondant. Ainsi, entre tel livre d'un romancier suédois — Göran Tunström — et tel autre d'un écrivain espagnol — Gonzalo Torrente Ballester —, il apparaît que la proximité est plus grande que chez les Suédois entre eux, ou les Espagnols dans leur confrérie. C'est tout à la fois une question de thématique, de symbolique, d'érudition, de

hantises, d'intrigues, d'énigmes qui dérivent sans se soucier des frontières et des langues, question aussi d'influence exercée par des livres et des courants que la traduction des uns a introduits sur le territoire des autres.

Mieux, l'intégrisme ordinaire, ignorant ou feignant d'ignorer pareilles affinités, entretient l'idée de la spécificité ethnologique, alors que des modes, des mentalités, des styles ou des thèmes désignés comme caractéristiques de l'étrangéité se retrouvent — parfois même plus marqués et plus significatifs — dans notre propre littérature où, pour une simple question de langue, l'écriture blanche voisine avec le romantisme à l'allemande, la célébration du terroir avec le roman noir à l'américaine, la fresque unanimiste avec le baroque à l'espagnole!

Et puis on voit que, pour rendre compte de la réalité, les adeptes d'une discrimination trop simpliste, souvent défenseurs d'un nationalisme étriqué, jouent à leur insu contre leurs propres intérêts. Car il est à peu près sûr que si, par des efforts concertés et par le truchement d'une abondante traduction littéraire, le français devenait la première langue d'accueil du patrimoine universel, l'espace revendiqué par les défenseurs du thésaurus prendrait une dimension nouvelle! Sans compter que les infiltrations étrangères (de l'anglais entre autres), tenues pour responsables du gauchissement et de l'appauvrissement de *notre* langue, et dont on se plaint si souvent du haut des tribunes francophones, seraient contrariées, compensées, voire dépassées par l'enrichissement résultant de l'obligation où sont les traducteurs de trouver les équivalents de mots ou d'expressions que propose la langue source et qui font défaut dans la nôtre.

Et ceci qui, plus insidieux, n'est pas moins préoccupant: par le maintien des compartiments étanches, le soupçon est confusément entretenu que la vérité — ou ce qu'on appelle ainsi — repose dans le lit de *notre*

langue, que rien n'est vraiment fondé qui ne soit dit dans celle-ci. «Une langue est avant tout un mode de penser», remarque Julien Green. Certes, mais ce mode de penser, dès lors qu'il ne se débarrasse pas d'une suspicion endémique à l'égard des autres, a pour effet de fortifier le sentiment que la traduction véhicule des idées et des jugements qui ne sont pas tout à fait les nôtres et dont, pour ce motif obscur, il faudrait *a priori* se défendre sinon se déprendre. Sans doute les universaux ont-ils des limites et aucune langue jamais ne coïncidera avec une autre. Mais l'obsession de la différence peut-elle régir les relations interculturelles sans être entraînée vers le détestable principe du tiers exclu?

Enfin, cette méfiance de l'altérité, sous-tendue par une conviction d'idéalité, favorise les traductions ethnocentristes qui ramènent le texte à notre conception de l'écriture, à nos objets culturels, et en transforment le sens par des signaux qui lui sont étrangers. Ainsi Milan Kundera a-t-il constaté, quand l'usage du français lui est devenu familier, que ses livres, dans un premier temps, avaient été traduits d'une manière ornementale qui ne correspondait ni à ses intentions ni à son tempérament. Ainsi a-t-on pu comprendre, par les nouvelles traductions d'André Markowicz, enfin attentives au mécanisme génératif de l'écriture, que Dostoïevski, adversaire déclaré de l'élégance, avait longtemps été lu ici dans un français de bonne compagnie qui ne trahissait pas seulement son tempérament mais aussi, en quelque sorte, le sens initiatique de ses textes.

Il s'ensuit donc que le texte étranger est encore largement perçu par son étrangeté avant de l'être par ses qualités textuelles. Et si, par mégarde, le lecteur avait oublié ou négligé de s'en apercevoir, plusieurs apostilles paratextuelles sont là, sur ou dans le livre, les catalogues et la publicité pour le lui rappeler: titre de la collection, éventuel avant-propos, commentaires du prière d'insérer,

etc. Le sens du texte traduit, déjà paratextualisé dans son édition d'origine, se trouve ainsi livré à une nouvelle et importante transfiguration, tout entière soumise aux dispositions prises par les exploitants éditoriaux.

Mais pour en venir au texte lui-même, à ce tissu originel que l'on recompose sur le métier d'une nouvelle langue, il faut parler de la structure de la traduction, puis des traducteurs.

«Ce n'est pas une entreprise obscure et sans grandeur que celle de faire passer dans une langue et dans une littérature une œuvre importante dans une autre littérature», notait Valéry Larbaud, voici plus d'un demi-siècle. «Le plus vieux métier du monde n'est pas celui qu'on pense, c'est celui de traducteur. Celui dont on a eu, dès la formation des langages, un besoin essentiel: pour fertiliser par l'échange», écrivait Laure Bataillon en 1987. On le voit par ces deux citations de traducteurs au-dessus de tout soupçon: quand on pénètre dans le territoire de la traduction, on accède à une aire noble sinon sacrée. Là on recrée l'œuvre, là on sert l'art, l'échange, la culture... la civilisation! La traduction, confirme Isaac Bashevis Singer, est «l'essence même de la civilisation».

Ce ton solennel, et parfois révolté, n'est pas pour surprendre. Jusqu'à fort récemment, en effet, et sauf rares et belles exceptions, le traducteur était tenu pour un simple auxiliaire. On ne lui demandait pas la lune, mais de traduire le mieux possible, de le faire vite, de se montrer modeste dans ses exigences et discret dans ses commentaires, bref de se comporter en bon serviteur, ou en parfait sous-traitant. Son nom figurait rarement sur la couverture de l'ouvrage, et il était admis qu'on lui devait salaire mais point reconnaissance affichée.

Or, en quelques années, les choses ont bien changé, les conditions d'exercice de la profession se sont modifiées, la traduction est désormais reconnue pour ce

qu'elle doit être, souvent honorée par des prix, aidée par l'État, encouragée par les institutions communautaires et internationales, et seuls triment encore dans l'obscurité quelques tâcherons engagés à vil prix pour traduire des livres de circonstance, des produits de grande consommation ou des monuments de nigauderie.

Pour autant les traductions n'offrent pas toutes encore la qualité qu'elles devraient atteindre. Et celles, nombreuses, qui se révèlent défailtantes (parce que trop d'amateurs se mêlent au jeu), desservant le texte plus qu'elles ne le servent, sont responsables de pertes de substance littéraire ou d'affaiblissement du sens. De surcroît, deux bonnes traductions d'un même texte n'étant jamais identiques — pas plus que deux interprétations pianistiques d'une même sonate —, immanquablement l'une l'oblige mieux que l'autre. Pour décider il faut choisir, pour choisir il faut juger.

Mais qui en juge? demandent des traducteurs dont l'émancipation a encouragé l'aplomb. L'auteur, si, par hasard, il sait la langue cible? L'éditeur, même s'il ignore la langue source? Et l'éditeur aussitôt de gronder que le traducteur ne saurait en tout cas être seul juge de son propre travail. Le brouillard règne sur ces interrogations d'autant plus délicates, d'autant plus ouvertes à la susceptibilité qu'elles ont des relents corporatistes et sont sanctionnées par l'argent.

Est-ce pourtant si sorcier? Ne suffit-il pas, après tout, de voir qu'une traduction est faite d'exactitude et de talent, et d'en tirer les conséquences? «Comment s'évalue la qualité d'une traduction?» demande Jean-Marie Bouvaist. «Bien sûr à l'absence de contresens, mais surtout à la fluidité et au naturel du texte français, au rendu d'un style, à cette touche qui fait que le traducteur doit aussi et en priorité être un bon écrivain dans sa langue maternelle, au point de ne pas laisser percevoir qu'il s'agit d'un texte traduit.»

L'exactitude? Il est aisé pour un éditeur de vérifier — même si cela prend quelques bribes d'un temps dont l'usage est si peu conciliable avec la rentabilité — que tout a été traduit. Car nul n'est jamais à l'abri d'un oubli, car il arrive qu'un traducteur à la conscience molle escamote une difficulté en faisant tout bonnement disparaître la phrase embarrassante. Il n'est pas difficile non plus de s'assurer que la traduction est correcte sur le plan linguistique. C'est affaire de spécialistes, et relève de la responsabilité du directeur de collection (*editor*).

Mais la qualité, dans son indicible nature? Là, point d'échelle, pas de critères absolus. On entre dans la zone fébrile du jugement à vue. La qualité de la traduction est certes liée à la capacité du traducteur et à sa réputation. Mais elle dépend aussi, par exemple, du soin pris par l'éditeur de s'assurer que, tout expert que fût ce spécialiste, il aimait assez le texte pour s'y investir. Pas négligeable, cette question de connivence! La détestation qu'un texte inspirerait à un traducteur peut sourdre dans le ton de sa traduction, ou la contaminer. Et puis, il n'est pas inutile de savoir quelle attitude ce traducteur a prise dans les débats de sa profession. Car les plus extrêmes divergences peuvent se manifester. Aux deux pôles des controverses majeures on trouve, en effet, d'un côté les *littéralistes* qui se font un devoir de coller au texte source et de préserver cette fidélité absolue, fût-ce au prix d'étrangetés ou de baroquismes dont ils veulent ignorer le sens induit et les connotations; de l'autre, les *littéaristes* qui se sentent tenus de fournir une œuvre de qualité littéraire, au risque de s'écarter de l'original. Ces littéaristes, soit dit en passant, ont, eux, des lettres de noblesse, celles que leur fournit Perrot d'Ablancourt quand, en 1654, il publia une traduction des œuvres de Lucien qui inspira au grammairien Ménage l'appellation de *belle infidèle*.

Au bout du compte, si vérité il y a, elle semble bien n'être ni dans les extrêmes ni au milieu mais, au sens le plus strict, dans l'intelligence de la situation créée par l'irruption de l'œuvre à traduire, dans la compréhension des différences culturelles, dans l'aptitude à interpréter un texte pour ce qu'il a de singulier. «Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe?» demandait Baudelaire. «Parce qu'il me ressemblait.» Exemple avec l'aveu du vertige et de la passion qui peuvent animer les traducteurs.

Alors, si la bonne ou la belle traduction, celle qui va porter le sens du texte traduit (et déjà contrôlé sur le plan linguistique) à sa plus grande amplitude, est de cet ordre, ni aveuglément fidèle, ni infidèle avec désinvolture, sensible dans ses interprétations et juste dans le ton, qui jugera de son accomplissement? C'est un peu comme si l'on demandait qui va juger un roman... Mais qui d'autre que l'éditeur, n'en déplaît à certains militants de la cause des traducteurs? L'éditeur dont on peut discuter la compétence et le goût, mais, de bonne foi, pas le droit. L'éditeur que l'auteur ou son représentant a choisi, l'éditeur qui, dans la solitude ou en conclave, fait jouer à fond cet ensemble d'intuitions, de connaissances, de sensibilité, auxquelles il doit d'exercer son métier, et d'y être reconnu.

Tout autre arbitrage, en particulier collectif, aboutit en général, l'expérience l'a plusieurs fois montré, à la confusion, au compromis, aux conciliations ambiguës. Les Américains ont coutume de dire qu'un cheval de course dessiné par un groupe finit par ressembler à un dromadaire. Et il est vrai, hélas, que certaines traductions qui se voudraient pur-sang ont pris, par la voie des compromis et des négociations, un petit air de camélidé.

Mais encore... «Quelles sont les obligations du traducteur? Comment, plein comme il doit l'être du sentiment de sa responsabilité, se montrera-t-il à la hauteur

de la très délicate et très noble tâche qu'il assume? Que devra-t-il faire, demande Valery Larbaud, pour ne pas *trahir*?»

Que ce passeur doive, en premier, connaître à fond les deux langues entre lesquelles il navigue et tire des bords, c'est une évidence. Oui mais, remarquerait ici Paulhan, c'est l'une de ces évidences dont le propre est de passer inaperçues. Et il est vrai que cette double maîtrise n'est pas si partagée que l'on pense, et que sans cesse on tombe, dans des livres traduits, sur des inepties qui leur donnent des allures de voiture aux ailes cabossées. C'est que ces traductions-là ont été confiées à des gens qui n'étaient pas, dans l'une ou l'autre langue — la source ou la cible — de parfaits linguistes. Or on s'aperçoit que le déficit ou la défaillance sont aussi fréquents dans la langue de la traduction que dans l'autre. Voilà qui justifie le soupçon que nul ne devrait traduire (à tout le moins sans assistance) dans une langue qui ne lui est pas maternelle, car il vient toujours un moment où une nuance de la phrase, une expression, un dérapage révèlent que la connaissance n'est pas innée.

Il ne suffit pourtant pas au traducteur de connaître les universaux et d'être bon linguiste. Encore lui faut-il posséder quelque pouvoir de caractère médiumnique pour communiquer avec l'esprit du texte, et quelque habileté sémiologique pour en reproduire les signaux. Car le texte n'est pas tributaire des seuls mots, il joue aussi de ce qu'il n'exprime pas littéralement, il effleure l'implicite, touche le sous-entendu, souffle dans le presque rien, bref, fait entendre certaine petite musique d'entre les lignes. Or, de ces singularités, il n'est point de dictionnaire ni de manuel. Impossible de traduire certaines pages en se contentant de suivre les phrases et de les reconstituer mot à mot.

Mieux, des mots possèdent une tessiture à laquelle la tessiture de leur traduction ne correspond pas. «Si

nous y regardons de près, dit encore Valery Larbaud, nous verrons que dans les deux milieux vivants où (le) mot baigne et dont il fait partie, il remplit des fonctions différentes. Dans l'un de ces milieux sa fonction lui fera émettre un certain rayonnement, une nuance particulière du sens dont il est chargé, et dans l'autre, il émettra une autre de ces nuances.» *To touch steel*, dit un romancier américain, André Dubus, en parlant d'haltérophilie; mais le lecteur français, lui, insensible à la connotation de l'acier, comme par enchantement comprendra mieux si on lui parle de *bouger de la fonte*. «La littérature est faite avec la langue, confirme Peter Handke, non avec les objets décrits par la langue.»

Cette capacité de transposer avec subtilité et intelligence est requise aussi quand il s'agit de traduire un livre qui joue sur des parlers, parfois même des idiomes, dont la traduction littérale friserait le ridicule et dont la transposition dans un patois de France serait tout à fait grotesque. Le traducteur sensible, sachant par quel corset la langue française, de tradition centraliste (jacobine, dira-t-on) est de trop près serrée, s'efforce alors d'introduire dans une traduction transparente — une, quasi invisible, qui n'attire l'attention ni sur son fonctionnement ni sur ses rouages —, des signaux qui font entendre au lecteur qu'en dépit des apparences la langue des protagonistes n'est pas celle des académiciens. Et c'est lui encore qui saura comment régler les translitérations de manière qu'on n'oublie jamais de quel territoire provient le texte, lui qui évitera de traduire en kilomètres les miles ou les verstes, et jamais ne risquera de proposer «rue des Remparts» comme traduction de *Wall Street*.

Sans compter qu'entrent en jeu d'autres fonctions, par exemple celle des résonances phonétiques. «Il n'est pas possible d'évoquer par les mêmes moyens la mélancolie des voyelles nasales dans "les sanglots longs des violons" si l'on traduit Verlaine en japonais, car cette

langue n'a pas de voyelles nasales», fait remarquer Claude Hagège. Beckett, de son côté, traduisant ses propres textes s'était heurté à des difficultés de même catégorie mais d'une autre espèce, et notamment à la connotation métaphysique engendrée par l'association de certains termes.

Cette énumération, toute partielle qu'elle est, montre que la qualité du travail d'un traducteur est, pour une bonne part, liée à ses curiosités, à ses connaissances culturelles et à son habileté à les coordonner. Si bon linguiste qu'il soit, si habile médiateur qu'il se montre, il ne saurait, en effet, manquer de trébucher ou de dérapier à un moment ou à un autre (au risque d'ailleurs de ne pas s'en apercevoir) s'il n'était familier des mentalités propres aux deux mondes entre lesquels il fait la navette.

Par ailleurs, son travail dépend aussi de son aptitude à maîtriser l'ensemble de ces difficultés sans se soumettre *perinde ac cadaver* aux exigences particulières, et souvent contradictoires, des langues en question, soumission qui lui ferait courir le risque, perdant de vue l'autorité inaliénable de chacune d'elles, de perdre aussi la boussole et l'élan. D'ailleurs, pour peu que l'on suive les travaux de traduction, on voit bientôt que le traducteur aguerri commence par habiter le texte source, par l'explorer dans de longues lectures, par s'imprégner de ses données, de ses difficultés, de sa spécificité, et ne se lance dans la rédaction du texte cible qu'après avoir avec soin choisi une perspective directrice qui lui permettra d'aborder tous les types de difficultés dans un même esprit interprétatif. Il sait que l'unité et le ton de son travail dépendent de cette disposition préalable. Il sait que telle est la condition pour que l'œuvre initiale ne soit pas, aux yeux du lecteur, submergée par les mécanismes de la traduction.

Et puis, se rendre à l'évidence: un traducteur, un vrai, est un écrivain, comme le laissait entendre

Jean-Marie Bouvaist. Il peut n'avoir jamais composé de livre de son cru, il peut avoir limité son ambition à ne faire œuvre qu'avec celle des autres... reste que dans sa facture on reconnaît la maîtrise de l'écriture et la conscience que celle-ci, dans le texte, doit circuler et courir comme le sang dans le corps. On perçoit qu'il a trouvé et cherché la tonalité du texte, on voit qu'il a su disposer la perspective du temps, qu'il a compris à quels référents en appeler, bref, on constate qu'avec sa traduction il a franchi cette ligne qui toujours séparera le territoire de la rédaction de celui de l'écriture, ligne en deçà de laquelle un travail bâclé pourrait, à tout moment et sans pitié, le ramener. Ce n'est donc pas chez lui, qui de l'écrivain a les exigences, que l'on trouvera ces phrases assemblées de bric et de broc comme il en est tant sur lesquelles des lecteurs chaque jour trébuchent. De surcroît, le traducteur écrivain sait que la seule voix qu'il convient d'entendre n'est pas la sienne en tant que telle, mais une que hante celle de l'auteur. Et dès lors, on ne risque pas, lisant sa version, d'entendre, comme trop souvent on la perçoit à la lecture d'œuvres déchiffrées dans la difficulté, une respiration haletante, asthmatique, celle du traducteur ahanant.

Enfin, le traducteur de qualité a l'étoffe d'un explorateur. Non seulement parce qu'il connaît la littérature du domaine dont il traduit, et peut dès lors proposer, admettent certains éditeurs, des œuvres qui avaient échappé à leur curiosité... mais aussi parce que cet écrivain très particulier, confronté aux résistances que la langue traduite oppose à l'autre, cherche en chaque occasion par quelles formulations éviter le déficit du sens. C'est un collectionneur de mots, un traqueur de tournures, un sourcier du langage qui est à tout bout de champ tenu de trouver l'eau là où elle paraît manquer.

On aura compris à quel point le texte venu d'ailleurs, si souvent frappé de ségrégation, dépend de la

traduction, on aura compris à combien d'exigences informulées, de nécessités imprévisibles, le traducteur — d'avance soupçonné puisqu'un lieu commun sans cesse rappelle le fameux *traduttore traditore* — doit satisfaire sous peine de débaucher le sens.